

LOUISE MEY



LA SANG-
VISAGE

A stylized illustration of a woman's head and shoulders. The background is a solid dark purple. The woman's hair is black and styled in a high ponytail. Her face is a light purple color, and the title 'LA SANG-VISAGE' is written in large, white, bold, sans-serif capital letters across the center of her face. She is wearing a red and black horizontally striped shirt.

Le livre

Elle a l'air cool, cette colo : le principe, c'est qu'on bouge deux jours, et qu'on se repose le troisième. Puis on recommence, pendant deux semaines. Clara était très motivée, elle a fait 228 heures de babysitting pour se l'offrir ! Seulement voilà : à peine arrivée, elle comprend qu'elle ne va pas se plaire ici. Trop de sport, trop d'abrutis, trop de... tout. Sans compter ces histoires avec Éléonore. Éléonore, elle n'était même pas descendue du train que trois filles de la colo l'avaient déjà prise en grippe. Comme ça. Pour rien. Une petite insulte par-ci, un petit coup par-là... Éléonore n'a rien dit, personne n'a rien dit. Au début, c'était bizarre ; très vite, c'était normal. Allez, encore une insulte, encore un coup... Une nuit, Éléonore disparaît. C'est normal, aussi ?

L'autrice

[Louise Mey](#) est une jeune autrice née en 1983. Elle a publié plusieurs romans chez Fleuve Noir, des polars et des thrillers dans lesquels elle met souvent en scène les violences faites aux femmes. Son prochain roman pour les adultes paraîtra chez JC Lattès.

LOUISE MEY

LA SANS-VISAGE

l'école des loisirs

11, rue de Sèvres, Paris 6^e

LA DERNIÈRE NUIT AVANT LE JOUR OÙ

Je me suis réveillée en sursaut. Ça m'arrive parfois. J'ai l'impression qu'il y a un bruit, fort, net, et soudain j'ai les yeux grands ouverts. Mais c'est mon cerveau qui imagine des choses.

J'ai senti une légère poussière me tomber sur la joue. Les propriétaires qui accueillait la colo pour deux nuits nous avaient installés dans une bâtisse voûtée, belle, vieille, avec des pierres blanches. Quand on avait vu de la poussière tomber du plafond pour la première fois, il y avait eu des cris, des «Ah, mais moi je dors pas là, hein, ça va s'effondrer et on va mourir». Je n'y croyais pas. Le principe d'une voûte, c'est que ça tient tout seul. Mamie m'a expliqué ça une fois, son père était tailleur de pierres. Tu montes la voûte, et l'ultime pierre scelle le tout. On appelle ça la clé de voûte. C'est de la physique, ça ne peut pas s'écrouler. En attendant, moi, j'étais réveillée. Et j'avais envie de faire pipi.

J'ai frissonné dans mon drap léger. Mon cerveau est sorti de son demi-sommeil, mes oreilles ont fait le point.

C'était tout sauf silencieux. Dehors, les cigales. Dedans, dans l'ancienne étable aménagée en dortoir, des respirations, des bruissements de nylon quand les bras bougeaient.

J'ai regardé à mes pieds. Tête-bêche, sur le même matelas, il y avait Aïssa. Autour de nous, une mare de sacs de couchage, de draps fripés et de corps endormis.

J'ai tapoté le matelas là où j'avais posé mes lunettes, à l'extinction des feux. Je ne les ai pas trouvées et je n'avais pas envie d'y passer des heures. Je suis sortie de mon drapsac, et j'ai enjambé Aïssa. Dans le bazar de valises ouvertes et de jeans qui jonchait le sol, je n'ai pas trouvé non plus mes tongs. Cette sortie-pipi s'annonçait bien.

À l'extérieur, tout était immobile. La lune brillait, et j'y voyais presque comme en plein jour. J'ai avancé sur les gravillons en faisant de grands pas, parce que pieds nus, ouch, jusqu'à la maison de la ferme. J'espérais que je n'allais pas réveiller Toufik, qui dormait dans le van de la colo. La porte de la maison n'était pas verrouillée, et j'ai traversé la pièce à vivre tout droit jusqu'au couloir qui menait à la salle de bains. Le carrelage était frais. Les Roussel avaient laissé une veilleuse allumée dans la cuisine et dans la salle de bains. Elles avaient dû se faire réveiller une fois de trop par un gamin de colo à moitié endormi se prenant les pieds dans des meubles en tentant de trouver la lumière. Je me suis assise sur le siège des toilettes. La fenêtre était ouverte, et j'ai entendu des chuchotements. Je n'étais pas la seule à être réveillée.

Quand je suis revenue à l'étable, un souffle d'air frais m'a glacé le cou. La nuit était tiède pourtant, et il n'y avait

toujours aucun nuage. Je me suis arrêtée, pieds nus sur les graviers. Cette fois, tout était silencieux, et ce n'étaient pas mes oreilles qui peinaient à faire le point. J'ai regardé autour de moi. Le monde était tout en teintes de mauve et noir, un peu flou. Il y a eu un mouvement à ma gauche, vers le haut hangar ouvert qui servait de garage. J'ai vu un gros chat blanc se faufiler entre le tracteur de la ferme et la fourgonnette de la colo, la lune comme un néon sur sa fourrure. Il m'avait fait peur. La nuit, ça donne des idées. Mes pas sur le gravier faisaient un bruit assourdissant, et, quand j'ai passé le seuil de la grange, j'ai eu l'impression que le bruit s'étirait dans la nuit mauve.

J'avais froid. J'ai de nouveau enjambé Aïssa, et, sans me donner la peine de rentrer dans le drap, j'ai récupéré mon gros sac de couchage roulé en boule, je me suis glissée dedans et je me suis rendormie.

2 LE JOUR OÙ

J'ai rêvé que j'étais une crêpe. Peut-être que cette histoire de clé de voûte m'inspirait moins confiance que ce que je prétendais. À un moment, une énorme spatule me poussait pour me plier en triangle et me tartiner de confiture. C'était désagréable. Je me suis réveillée. J'avais un drap dans la figure : la spatule, c'était Aïssa qui me poussait la joue avec ses pieds. J'ai grogné.

Elle a chuchoté :

– T'es réveillée ?

– Bah, maintenant, oui.

– J'ai faim.

J'ai ouvert mon sac de couchage.

– T'as dû cuire avec ça, a-t-elle fait remarquer.

Aïssa, elle, s'était faufilée dans son sac à viande, avec son sac de couchage par-dessus, comme une couette. Ce matin, bien sûr, il faisait déjà chaud et elle avait repoussé le duvet. Seuls ses pieds étaient encore entourés de coton blanc. J'ai expliqué :

– J’ai eu froid cette nuit.

Autour de nous, le dortoir était à moitié vide. Il restait un tas indistinct de sacs de couchage bleus, verts et noirs, avec des corps dedans. Et au fond, Aurélien et Aurélien, dans un des deux lits superposés, endormis. Il paraît que les ados ont besoin d’au moins huit heures de sommeil. C’est possible. Ce qui est possible aussi, c’est que les Auréliens aient subi une modification génétique et qu’on leur ait injecté de l’ADN de marmotte. Une marmotte décalée qui hibernerait en plein été. Aïssa parlait à voix basse, mais ce n’était pas la peine. Rien ne peut les réveiller.

C’était une matinée molle. Le principe de cette colo, c’est qu’on bouge deux jours et qu’on se repose le troisième. Ce jour-là, c’était relâche. Tout le monde se levait à son rythme. Quand on était arrivés hier, c’était la dernière journée VTT. Au départ, ça devait être un itinéraire moyennement dur, parce que la colo est faite pour être moyennement dure; parce que, quand il a fallu remplir les milliards de papiers pour s’inscrire, il y avait aussi un questionnaire sur les activités physiques, et j’ai coché niveau moyen. Mais ça, c’était avant qu’on arrive et qu’on fasse connaissance avec Jonathan.

Jonathan, c’est le mono. On en a deux. L’autre, c’est une une : Tara, une Québécoise. Jonathan, des fois, on a l’impression qu’il a notre âge, qu’il faut le surveiller avec les autres garçons. Tara, c’est le contraire : elle est sérieuse et elle suit le programme. Au final, ils s’engueulent en chuchotant, ça s’entend à des kilomètres.

Les deux jours de VTT, ça avait vraiment été quelque chose. Entre l'orage, les chutes, et Jonathan qui avait décidé de changer «légèrement» l'itinéraire. Quand il faisait ça, les Jocks étaient ravis. C'est Tara qui les appelle comme ça. Je ne sais pas si c'est une expression du Québec. Les improvisations de Jonathan, ça la faisait soupirer. Moi aussi. Pas Aïssa : quand je soufflais, elle passait le bras sur mes épaules et disait : «Allez, boude pas...»

Au début, elle se forçait à rester avec moi. Ou je me forçais à aller avec eux. Mais le résultat, c'est que je lui gâchais sa journée, quelle que soit la configuration. Alors on avait décidé de faire deux équipes de une, et de se retrouver aux pauses et le soir.

Ce n'était pas prévu.

La colo à deux où finalement chacune est à une, ce n'était pas prévu. Aïssa, c'est mon amie. Des copains, j'en ai plein, mais d'amie, je n'en ai pas d'autre. Elle a changé de collègue et on a passé l'année à tanner nos parents pour pouvoir partir ensemble cet été. Alors merci, Jonathan, merci, les Jocks. J'avais fait deux cent vingt-huit heures de baby-sitting en gardant Bébé-Gaspard (gentil mais composé à 80% de bave) pour participer aux frais parce qu'une colo c'est pas gratuit. Ce qui voulait dire que, quand Jonathan faisait n'importe quoi quelque part, c'était moi qui le payais pour ça. J'essayais de ne pas y penser, sinon je grinçais des dents.

Au départ, il n'y avait qu'un groupe, une seule équipe Renards. Mais très vite, il y a eu deux groupes, celui des pas très bons et celui des casse-cou. Dans le groupe des pas très

bons, il y avait moi, les deux Auréliens, les Petites, les Jumeaux et les Fleurs : Lila, Prune et Clémentine. Elles, on n'était pas encore descendus du train qu'elles étaient déjà amies pour la vie. Elles s'étaient moquées des Auréliens pendant quatre heures, ça crée des liens.

Les Fleurs non plus n'allaient pas très vite, et elles disaient tout le temps qu'elles avaient peur, alors elles restaient avec le groupe (des nuls) pendant que Jonathan, Aïssa et les Jocks partaient dévaler les montagnes ou franchir les ravins. Qu'on fasse du canoë, du VTT ou de la rando, il y a toujours moyen de faire des trucs dangereux, et c'est le nom qu'on aurait dû donner au mini-groupe de Jonathan, le groupe des Accidents Stupides, parce que ça leur pendait au nez. J'espérais juste que rien n'arriverait à Aïssa le jour où ça leur tomberait dessus.

– Tiens, tes lunettes, m'a dit Aïssa. Elles étaient tombées du matelas.

Dehors, le soleil était déjà haut et la lumière nous a fait plisser le nez. J'ai des lunettes de soleil à ma vue, mais j'en avais marre de devoir changer toutes les dix minutes, et puis on n'allait que jusqu'à la maison. Il y avait encore un peu d'ombre le long des bâtiments et on s'est faufilees comme des lézards.

La ferme est grande, avec une belle maison blanche, et puis d'autres constructions autour : l'ancienne étable où on avait dormi, le hangar-garage avec les deux voitures des propriétaires, le van de la colo et aussi un tracteur un peu vieux. Adossée au garage, une remise à vélos avec une porte en bois,

qui donne sur un verger. Les Roussel nous avaient fait faire le tour la veille. Le principe est simple : on a le droit d'aller partout où c'est ouvert. Si c'est fermé, c'est fait pour rester fermé. C'était la première fois qu'on était logés chez des gens, et pas dans des endroits faits pour des groupes.

Quand on est passées dans la cour, sur les gravillons blancs qui crissaient sous nos pas, on a vu Toufik sortir de la fourgonnette. On a dit bonjour, il nous a fait un petit signe de la main. Aïssa avait demandé à un moment si on ne lui prévoyait pas une place dans les hébergements, mais il a dit qu'il préférerait rester dehors, parce qu'il aimait bien dormir les orteils à l'air, et puis comme ça si quelqu'un avait un souci la nuit, il était là. Il entassait nos valises sur les premières banquettes, et sur la cantine en métal bleu qui contient nos provisions sèches. Il s'installait, en laissant le hayon ouvert. J'avais regardé un matin, quand il n'avait pas encore remballé. Ça ressemblait à un nid douillet, j'avais été un peu jalouse – moi, cette nuit-là, j'avais dormi sur un matelas trop fin avec les pieds d'un Aurélien dans la figure.

La porte de la maison était ouverte. Tout était ouvert ici, les Roussel n'avaient pas peur qu'on les vole, mais je crois qu'il n'y avait pas grand-chose à voler. Quand on est entrées dans la maison, d'abord il a fait frais et sombre, et puis mes yeux se sont ajustés. Il y avait une longue table en bois luisant, couleur chocolat. Dessus, une miche de pain entamée, des bols, des verres. Un comptoir, aussi, qui séparait la pièce à vivre d'une cuisine. Les règles de la maison étaient affichées. Les Roussel avaient laissé plein de petits mots partout,

elles étaient très organisées, ça devait être pour ça qu'elles s'entendaient bien avec Tara. Le mot disait qu'on pouvait se servir de tout ce qui était sur le comptoir, de tout ce qui était dans le frigo. Qu'une fois fini il suffisait de ranger sa vaisselle sale dans le lave-vaisselle, et que la dernière personne à petit-déjeuner nettoyait la table. Pour qu'on sache qui était déjà passé, Tara avait mis une liste avec les noms du groupe sur le comptoir.

J'ai regardé la liste. Les Auréliens ne s'étaient pas encore levés. Mais on n'était pas les dernières non plus, il restait des noms pas cochés. Dans deux bols rouges, Aïssa nous a préparé du thé au lait, et j'ai coupé du pain.

– Il y a des yaourts aux fruits, a annoncé Aïssa, la tête dans le frigo.

Le matin, les yaourts, j'aime bien.

On a mâchonné pendant quelques minutes. Aïssa a mis des amandes dans ses céréales. Tara est fan de fruits secs, elle passe son temps à dire que pendant ses randonnées, au Québec, elle ne mange que ça pendant des jours. Elle en pose souvent sur la table, elle a dû convaincre LoisirsSportifs d'en acheter un conteneur.

Les jours de relâche, en théorie il n'y avait rien à faire, mais j'étais sûre que Tara allait nous proposer des activités ludo-pédagogiques, elle faisait ça chaque journée de repos. Avec Aïssa, on y allait. Tara, Aïssa aussi l'aimait bien, son accent nous chantait aux oreilles, ses drôles de mots, et puis elle organisait souvent des trucs intéressants : faire le journal de la colo, se renseigner sur la faune et la flore de la région.

Enfin, intéressants : ça a l'air un peu nul comme ça, mais pas quand c'est avec Tara. Et de toute façon, Aïssa m'entraîne, j'ai pas le choix. Elle s'intéresse et elle me bouge, et elle est tellement enthousiaste que je finis toujours par me passionner pour des trucs étranges. Souvent, dans les endroits où on est accueillis, les propriétaires laissent à portée de main des livrets qui expliquent l'histoire du lieu ; ici, ça parlait surtout des arbres que les parents de Mme Roussel avaient plantés, des espèces rares pour la région.

Je feuilletais du bout du doigt, pour ne pas mettre de taches de gras dessus, parce que j'étais aussi très occupée à manger des tartines beurre-miel.

– La grange dans laquelle on dort date du XVIII^e siècle, ai-je annoncé, la bouche pleine.

– Ah bah, super, ça me rassure vachement, a rétorqué Aïssa. Je pensais que le plafond allait *peut-être* nous tomber sur la face, maintenant j'en suis sûre.

– Mais non, je t'ai dit, y a une clé de voûte.

– Ça me semble moins risqué de dormir dehors.

Je n'ai rien répondu. Dormir dehors, on en avait parlé la veille. Et c'était déjà une fois de trop. Lila et les Fruits confits avaient tanné Tara pour avoir le droit de passer une nuit à la belle étoile. Et comme les Jocks demandaient aussi, Jonathan a dit d'accord. Aïssa voulait y aller, moi pas.

Elle a dit ça l'air de rien, et moi, j'ai haussé les épaules.

Je n'avais pas envie de repenser à hier soir.

Il y a eu un bruit de pas sur les gravillons. Lila est entrée, et derrière elle, Prune et Clémentine. Elles ont dit « Salut », sauf

Lila qui « n'est pas du matin ». J'ai failli m'esclaffer quand elle a dit ça, au premier petit déjeuner, sur un ton de martyr. On avait l'impression que c'était la seule personne sur la planète qui n'aimait pas se lever. Que dans le monde entier, chaque jour, des réveils sonnaient et que l'intégralité de la population ouvrait des yeux ravis en disant : « Hey ! Me lever aux aurores : trop chouettos ! », sauf Lila, unique, exceptionnelle.

Elles se sont servies en silence.

– Alors ? C'était bien ? a demandé Aïssa.

Lila a dit : « C'était blindé de moustiques » sans lever le nez de son bol. Prune a dit : « Ouais, c'était beau, y avait plein d'étoiles », et Clémentine : « Mais les oiseaux... pffft. »

Aïssa a dit : « D'accord », avec un petit mouvement de sourcils. Les Fleurs, on ne les aimait pas, sauf qu'Aïssa est plus gentille que moi et trouve que ça ne sert à rien de perdre du temps avec ça. Alors ça m'a fait un peu plaisir, ses sourcils qui criaient « Mais queeeeelle plaie, cette fille ». C'est ce qu'elle fait quand les gens la fatiguent. Depuis le début, les Fleurs insistaient pour passer une nuit à la belle étoile. Depuis le début, Tara faisait la moue. Elle disait qu'il allait y avoir des *maringouins* pour les piquer, des cailloux, et que les oiseaux allaient les réveiller *ben tôt* avant le lever du soleil, t'sais ? Qu'elles allaient être fatiguées et que quand on est fatigué on est moins attentif et que quand on est moins attentif c'est plus dangereux, bref : c'était non. Mais hier en arrivant, quand les Compotes de l'enfer avaient vu le grand carré de pelouse moelleuse qui sépare la ferme du potager, elles étaient revenues à la charge et, comme aujourd'hui c'était

relâche, Tara n'avait pas d'arguments pour refuser. Aïssa et moi avons échangé un regard : rester là à écouter la Team Compote se plaindre d'avoir eu le droit de faire exactement ce qu'elles avaient supplié de faire, non merci. On est parties.

– Il fait déjà chaud, ai-je soupiré dès qu'on a eu rejoint le soleil de la cour.

Aïssa a dit :

– Si tu veux, on s'habille et on va sur le chemin, autour de l'enclos à chevaux. Il y a des arbres, ça doit être à l'ombre.

Sur les graviers, on a croisé Tara.

– Ça va, les filles ? Avez-vous bien dormi ?

Elle sentait le shampooing. C'est son super-pouvoir. Tara a toujours l'air de débarquer directement d'une pub pour un gel douche, ou un truc du genre. Un truc sain, un truc propre, un truc plein de vitamines.

Quand on est rentrées pour chercher nos affaires, les Auréliens étaient encore endormis. J'ai pris des vêtements.

– Si on se dépêche, on arrivera à la salle de bains avant que les Compotes aient fini leur petit déj.

Lila prenait toujours son temps. Quand on dormait dans des campings où il y avait plusieurs douches, ça ne faisait rien. Quand il n'y en avait qu'une, comme ici, c'était pénible. Parce que, même avec dix personnes en train de se tortiller devant la salle de bains-toilettes, Lila s'en fichait. Tara a essayé de lui en parler, une fois, le troisième jour peut-être : c'était un beau moment de prise de parole sur la collectivité, le vivre-ensemble et l'importance de l'empathie et de la prise en compte des besoins des autres, le tout avec l'accent

québécois. Lila regardait dans le vide avec l'air de la fille pas concernée, et puis Jonathan est arrivé et il a dit: «Ooooh, mais c'est les filles, ça, faut bien qu'elles se fassent belles pour nous», et j'ai cru que Tara allait lui arracher la tête avec les dents. Au final, c'est juste plus simple d'aller se changer avant que Lila se douche.

Mais, quand j'ai poussé la porte de la salle de bains, elle était déjà là. Elle tenait quelque chose entre ses doigts, un bracelet argenté ou quelque chose comme ça. J'ai à peine eu le temps de voir que Lila a sursauté et l'a laissé tomber dans sa trousse de toilette, avec un petit *tcc*. Et puis elle a aboyé:

– Tu permets, oui?!

J'ai fait machine arrière.

– Je permets que tu verrouilles la porte, surtout. Sinon, faut pas hurler si quelqu'un entre.

En attendant que ce soit libre, on est parties se brosser les dents dehors, Aïssa et moi. Elle a trouvé le gros chat blanc et lui a gratouillé le ventre en se brossant les dents de l'autre main.

Les Auréliens enfin réveillés se sont aventurés à l'extérieur de l'étable avec des mines de hiboux. Ils avaient les cheveux ébouriffés, et un Aurélien faisait des «outch, outch», pieds nus sur les graviers. L'autre Aurélien était en train de lui dire: «Mais elles sont forcément quelque part, tes tong.»

L'enclos des chevaux terminait le terrain. Quand les propriétaires nous avaient accueillis hier après-midi, elles avaient expliqué qu'elles avaient des champs plus bas dans la vallée,

où elles faisaient de la permaculture ; sur le périmètre de la ferme elles avaient juste leurs chevaux et un potager.

Ce n'étaient pas vraiment des chevaux, plutôt des poneys. Ils sentaient fort et, quand ils s'approchaient de nous, des mouches venaient nous tourner autour, mais je les aimais bien. Ils avaient des yeux globuleux, et le bout de leur museau était sombre, mou et doux, comme du velours tiède. Aïssa refusait de les toucher depuis notre arrivée, et je m'étais rendu compte qu'elle en avait un peu peur. Je m'étais moquée. C'est pas souvent que j'ose faire des trucs qu'Aïssa n'ose pas.

Le bout du terrain était délimité par un sentier qui passait entre l'enclos et un muret de pierre. Enfin, plutôt un mur, haut, gris, avec des lichens vert et or. Les feuilles des chênes bas et fins laissaient passer le soleil, en paillettes. C'était joli.

– Tu as vu ?

Aïssa me montrait quelque chose, sur le muret, entre deux chênes. Non, je ne voyais rien de spécial. Elle a sorti de sa poche le cahier « Notre Ferme » que les Roussel avaient laissé dans la pièce à vivre.

– Cet arbre-là, il est différent...

Elle a tourné les pages.

– C'est un bouleau.

J'ai dit « D'accord », mais moi, les arbres, bon. Ce que je voyais surtout, c'est qu'il avait une branche cassée et une trace noire sur le tronc.

– Non, c'est normal, a-t-elle précisé : sur les bouleaux c'est une écorce blanche et noire.

Elle avait le nez dans son cahier.

– Oui, c’est connu, la fameuse écorce blanche et noire à motif de semelle.

Les Jocks avaient encore dû faire n’importe quoi.

Leur grand jeu, hier soir, avait été de toucher la barrière électrifiée de l’enclos. Je m’étais approchée un peu trop et j’avais sursauté. C’était comme de se prendre un coup derrière la nuque. Aïssa m’avait demandé: «Ça va?», j’avais dit: «Oui, oui»; les Jocks arrivaient et avaient demandé ce qu’on faisait.

«Rien. Je me suis juste pris un coup de jus.»

Et forcément, ça s’était fini qu’avant le dîner ils jouaient à qui touchait le plus longtemps le fil électrique. Ces mecs étaient la preuve que l’évolution a parfois des ratés. Comment tu peux être toujours vivant à treize ans et demi en ne faisant que des trucs stupides et dangereux? Quoique. La colo n’est pas finie, ai-je pensé. Darwin et sa théorie de l’évolution ont encore le temps de frapper.

– Cette trace, là? C’est trop petit pour être à un des Jocks. Ils ont des grands pieds.

– Aïssa, depuis dix jours on les a vus donner des coups de pied dans: des rochers; des ballons; des bouses de vache; des cannettes; des pommes de pin; des pommes pas de pin; des pommes pas de pin mûres; des pommes pas de pin pas mûres... je continue?

– Non, d’accord. Tu as sans doute raison. Eh, tu entends?

On a tourné le dos au mur et au bouleau taché. Sur deux cents mètres, il n’y avait rien, que de l’herbe rase sur un sol bosselé et poussiéreux. Les poneys étaient en train de

s'éloigner. J'avais emporté des croûtes de pain, mais ils les avaient finies depuis longtemps et ils repartaient tranquillement, pour se rapprocher de la cabane plantée au milieu de leur terrain, juste une auge avec un toit en métal fin et rouillé au-dessus. Ils cherchaient l'ombre. Ensuite, on voyait, au loin, une étable en tôle où les Roussel rangeaient la paille et le matériel pour les chevaux ; un passage étroit vers le potager, l'ancienne étable restaurée où on avait dormi ; la maison, le grand garage, le hangar à vélos et un bout de verger. Le potager, on ne le voyait pas d'ici. C'était dans ce coin-là qu'avaient dormi les Fleurs. Et les Jocks. Et pas Aïssa. Mais on a dit qu'on n'en parlait pas.

Un souffle de vent nous a apporté des voix et une odeur de crottin. Des gens s'agitaient dans la cour. Un des Jocks nous a fait de grands signes.

– Y a l'homme de ta vie qui te cherche, j'ai lancé.

Aïssa n'a pas rigolé. Elle m'a regardée avec des yeux mi-tristes et mi-tais-toi. J'ai marmonné :

– Je plaisante ! J'ai rien dit.

– Allez, viens, a répondu Aïssa. Je crois qu'il se passe quelque chose.

Yanis est arrivé jusqu'à nous. Des Jocks, c'était sans doute le pire. Toujours plus loin, plus fort, plus vite, jusqu'au bout de la mauvaise idée. Il était très grand, comme une asperge, avec des bras trop épais. Aïssa disait qu'il était sympa, pris à part. Je disais qu'il était crétin, et que je ne le voyais jamais à part. Encore un truc où on n'était pas d'accord. Il y en avait de plus en plus.

– Salut.

Il ne me regardait pas en face. C'est ça que je n'aimais pas. Il avait le regard fuyant. Avec Aïssa, par contre, aucun problème. Il a levé le bras et ils se sont tapé dans les mains. Un truc du groupe des casse-cou. Forcément, moi, je n'étais pas dans la bonne équipe pour ça. Enfin, il s'est souvenu que j'existais et il a dit :

– Salut, Clara, en se passant une de ses grosses mains de crétin dans les cheveux. Tara veut rassembler tout le monde dans la salle à manger, faut y aller.

Dans la maison, on a retrouvé l'équipe Renards, les nuls et les pas nuls, et les propriétaires, Mathilde et Henriette, qui avaient l'air inquiet. Tara aussi. Jonathan, lui, était en train de manger un bol de céréales. On aurait dit qu'il venait de se lever.

– Quelqu'un a vu Éléonore ? a demandé Tara.

Éléonore. Bien sûr. Je l'avais oubliée. Mais forcément. C'est compliqué de voir que quelqu'un manque quand ce quelqu'un ne manque à personne.

Il y a eu un silence. Tout le monde semblait se creuser la tête. Aïssa a dit :

– Hier soir, au dîner... et puis après, pendant le film. Tara s'est passé les mains sur les joues :

– Oui, le souper, *right*. On était tous là.

Tu m'étonnes, qu'on était tous là. On va s'en souvenir longtemps, de ce dîner.

Tara a repris :

– Mais après? Après le dîner?

Lucas, un des Jocks, a dit:

– Elle est sortie de la salle de bains juste avant que j’y aille hier soir. Elle avait sa brosse à dents à la main. C’était... après le film vers... 22h20?

Tara a dit:

– D’accord. Vers quelle heure elle est venue s’installer avec vous? Pour dormir à la belle étoile?

Jonathan a fait «Hon hon!» avec un geste de la tête, puis il a avalé sa bouchée de céréales:

– Ah mais non, elle était avec toi.

– Mais enfin, non, Jonathan, elle était dans ton groupe.

– Je croyais que oui, mais après non, alors j’ai cru qu’elle était revenue avec toi, dans le groupe de l’étable.

Tara respirait vite, ses narines palpaient.

– *Criss*, et t’as-tu pas pensé que ce serait une bonne idée de t’assurer qu’un des enfants dont tu avais la *responsabilité* était bien là où tu pensais qu’il était?

Les propriétaires de la ferme ont eu un imperceptible mouvement. On aurait dit qu’elles se rapprochaient de Tara et se tournaient, elles aussi, vers Jonathan, comme pour lui demander des comptes.

– Bah... je pensais qu’elle était avec toi...

– Mais OSTIE DE GROS CÔLON, on avait dit qu’elle dormait avec VOUS!

C’est le moment que Lila a choisi pour dire, avec l’air dégoûté:

– Ça, ça m’étonnerait!

Tara s'est tournée vers elle et lui a agité un doigt presque tremblant sous le nez :

– OUH alors TOI. TOI!

Et puis elle a replié son doigt, défait sa queue-de-cheval, l'a refaite. Je voyais son ventre qui se gonflait, se dégonflait. Elle faisait ça quand on la poussait à bout. Elle prenait un *break* pour respirer.

– Personne n'a vu Éléonore depuis plus de douze heures. On va faire des groupes, t'sais, et on va la chercher. Je nous laisse une heure. Ensuite, on appelle les bœufs.

– Hein? a fait Jonathan.

– Les, les GENDARMES, on appelle les gendarmes! T'es-tu épais?! Pour retrouver la *teen* que t'as perdue!

Quelque chose est passé sur le visage de Jonathan, et il a posé son bol. Il venait de comprendre la gravité de la situation. Et, du même coup, nous aussi.

*Merci à Marie S, pour ses encouragements
et son indéfectible soutien.*

Merci à Annick pour les bons souvenirs.

*Merci à toutes celles et à tous ceux
qui ne disent pas aux ados :*

« Rhoo, mais c'est rien, c'est pas grave. »

*Merci à toutes celles et à tous ceux
qui disent aux ados : « Ça ira mieux après »,
parce que, ça, c'est vrai.*

© 2020, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition papier
© 2020, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition numérique
Loi n° 49.956 du 16 juillet 1949 sur les publications
destinées à la jeunesse : avril 2020

ISBN 978-2-211-31015-4